

Ça t'apprendra

Dominique Roy

1^{er} prix des Bibliothécaires et 2^{ème} prix du Public du
concours d'écriture de nouvelles 2010

Sang pour sang POLAR

La dame d'un certain âge qui lit France-Soir dans un coin du compartiment est une dame comme toutes les dames d'un certain âge à l'exception toutefois qu'elle porte des chaussures d'homme. Mais, c'est plus la une du journal populiste que les pompes de la dame qui m'amuse.

UN MILLION D'EUROS
POUR TOUT RENSEIGNEMENT PERMETTANT
LA CAPTURE DU PRO

Ça prend toute la page. Ils auraient sûrement bien aimé mettre une photo ou un dessin pour illustrer, comme dans les westerns, avec un gros WANTED au-dessus, mais, depuis plus de dix ans que je sévis, personne n'a l'ombre d'un indice à mon endroit. Normal, je suis un professionnel. Le Pro, comme ils disent.

La dame me gratifie d'un gentil sourire quand, après avoir rangé ma valise sur le porte bagage, je la salue tout en m'installant à l'autre bout du compartiment sur la banquette opposée. J'aime bien ces vieux trains à compartiments, dommage qu'ils aient presque tous disparu. C'est plus intime, plus cosy, on peut choisir ses voisins et éviter les mômes qui, allez savoir pourquoi, ne peuvent s'empêcher de brailler et de chialer dès qu'ils sont dans un train. bercé par le roulis des boggies, je commence à somnoler. J'imagine des hordes de Joss Randall lancées à mes trousses le France-Soir plié dans la poche arrière du jean. C'est « la chevauchée des Walkyries » qui me tire de ma rêverie. Je zappe d' « Au nom de la loi » à « Apocalypse now » grâce au miracle de la téléphonie mobile. Après avoir farfouillé dans son sac à main pour le trouver, la dame fini par décrocher son portable et, de ma place, j'entends une voix grave et furibarde vociférer.

- Oui chéri, je sais, excuse moi... Dit-elle rouge de confusion. Sa voix est conforme à son allure. Chaussures exceptées. À l'autre bout du fil, celui qui semble être son époux continue de s'époumoner.

- Calme toi mon bichon, tu sais bien ce que le docteur a dit, ce n'est pas bon pour ce que tu as. Écoute-moi tu vas rire, c'est cocasse. Tu sais bien qu'hier soir, j'ai oublié mes lunettes chez Cathy. Tu te souviens aussi que tu n'as pas voulu faire demi-tour car nous étions presque rentrés. Comme elle habite à côté de la gare nous avons convenu qu'elle me les donnerait ce matin avant que je ne prenne le train. Tu te souviens ? C'était ton idée. Seulement ce matin, sans mes lunettes, distraite comme je suis, je me suis trompée. Je ne m'en suis pas rendu compte, c'est Cathy qui m'en a fait la remarque à la gare. Si j'avais su que tu te mettrais dans tous tes états... Prend une autre paire chéri, ce ne sont pas les chaussures qui manquent à la maison. Allez, au revoir mon biquet, je rentre dans deux jours, ce n'est pas la mer à boire. Excuse-moi encore.

Elle raccrocha en soupirant, mi-amusée, mi-agacée. « Ah les hommes !... J'aurai dû écouter ma mère et épouser un homme plus grand ! Cela aurait au moins évité ce genre de problème... » Comme j'imagine qu'à cet âge-là on commence à soliloquer, je n'ai pas relevé et suis reparti dans mes rêveries. Des chasseurs de primes allaient-ils, à l'appel du journal, se lancer à ma poursuite ? En tout cas ça serait classe de se faire serrer par un type armé d'une Winchester à canon scié. Mais bon, je suis plus rusé qu'un indien et les cow-boys se font rares.

Terminus. J'ai aidé la vieille dame à récupérer sa valise, elle m'a remercié puis a quitté le compartiment et ma vie. J'ai pris ma valise et le journal qu'elle avait oublié, cela me fera de la compagnie pour mon café. Nous sommes à Troyes, le lundi sept septembre, il est onze heures trente et mon premier rendez-vous est à 15 heures. J'aime bien commencer la semaine en douceur, ensuite, je m'active.

Je m'installe à une table à l'écart et passe ma commande au garçon. Je préfère ne pas m'arrêter sur le goût de l'expresso, dire que je le prends au café de la gare suffit à le décrire. La qualité de l'article de France-Soir, pages deux et trois, est du même tonneau, mais là, cela vaut le coup de s'y attarder. On y apprend que, d'un commun accord, les journalistes et la direction du journal, choqués par le terrible assassinat de leur collègue et ami, se sont réunis en cellule

de crise tout le week-end. Las des errements d'une police qui, depuis presque dix ans, s'avère incapable de dénicher la moindre piste, ils ont décidé, à l'unanimité, de mettre ma tête à prix espérant ainsi délier quelques langues. Un million d'euros ! Qu'on ne vienne plus me parler de crise de la presse ! Cela dit, les chances de m'alpaguer sont encore plus faibles que celles de gagner au loto ! Ils ont l'air malins à réclamer justice. C'est moi, le justicier !

S'il n'avait pas raconté n'importe quoi à mon sujet, il serait encore en vie leur copain. C'est vrai quoi ! Ce n'est pas parce que l'on est journaliste qu'il faut donner libre cours à ses élucubrations pour le plaisir de pisser de la copie. Comme avant moi Patrick Dewaere et Jacques Mesrine, j'ai rétabli la vérité, et, comme eux, je l'ai fait à ma façon. Toujours la même. Rideau.

J'ai retrouvé ma voiture là où je l'avais laissé samedi matin, dans un de ces parkings souterrains aux tarifs hallucinants qui, dans toutes les villes, poussent comme des champignons. Quand on vous dit que Vinci est un génie ! Je n'ai jamais compris que l'on puisse autoriser des sociétés ou des marques à s'approprier le nom de grandes figures historiques. Pourquoi pas les couteaux Ravaillac, les baignoires Marat ou les sonotones Beethoven pendant qu'on y est ! On nage vraiment dans le grand n'importe quoi !

Quelle qu'elle soit, c'est toujours dur de retrouver la ville après un week-end passé, comme tous les week-ends, au bord de l'océan à retaper et bichonner Perceval. C'est mon refuge hebdomadaire, en attendant mieux, quand il sera prêt, on partira, loin, tous les deux. Pour toujours. Perceval, c'est mon bateau, un voilier de plus de quarante pieds. Je le restaure et l'équipe. D'ici deux ou trois ans, j'aurai terminé et économisé suffisamment d'argent pour prendre le large. Définitivement. Seul et autonome. Enfin. Le Graal...

En attendant, il faut retourner au turbin, mais, avant mon rendez-vous, un déjeuner s'impose, entrecôte grillée, légumes verts et eau minérale, c'est mon régime de semaine, le week-end, c'est fruits de mer et poissons. Logique. La viande, j'en profite et j'en abuse parce que, quand je serai parti, bernique. C'est mon seul vice. Jamais d'alcool, je dois garder le contrôle. Toujours.

J'aime bien ce resto sans chichi, je commence à y avoir mes habitudes car j'ai beaucoup de clients dans la région. J'expédie mon déjeuner et ne m'y attarde pas, j'ai bien une heure de route pour arriver à mon rendez vous. À peine sorti de la ville, je ne peux réprimer un soupir de dégoût, c'est partout pareil et pourtant, je me fais toujours surprendre ; impossible désormais d'éviter ces zones commerciales qui partout sont identiques, mêmes parkings, mêmes enseignes, mêmes produits à l'intérieur. On nous rebat les oreilles avec les problèmes d'identité, qu'elle soit régionale ou nationale, et pourtant, on uniformise à tour de bras. Le pire, c'est que ça marche ! Qui n'a pas son meuble suédois et sa carte du multiplex du coin ?

Enfin j'arrive. Une boîte comme il y en a des milliers, perdue au milieu d'une zone industrielle. Le genre d'endroit où GPS ou pas, on se perd toujours la première fois. Comme d'habitude j'ai une demi-heure d'avance. Je suis consultant en informatique, les sociétés m'appellent pour développer leurs systèmes d'information. J'audite, je rationalise, je rentabilise puis je forme le personnel, enfin celui qui reste parce qu'après moi, c'est souvent le déluge. Je suis ici pour deux semaines, cela fait bientôt deux ans que je viens régulièrement, tout le monde me connaît. Au début les gens m'aimaient bien, mais quand sont arrivées les premières charrettes, ils ont compris, même les plus crédules. Ici comme ailleurs, il doit y avoir un bon paquet de poupées vaudoues à mon effigie ! De toute façon ce n'est pas très grave, le projet touche à son terme et je n'ai plus à faire qu'avec la direction, et eux, ils m'aiment bien, et pour cause...

Orléans, le mardi 7 octobre 2009

Depuis un mois qu'elle est parue, la mise à prix de ma tête n'a rien donné. Normal. Personne ne la connaît ma tête. Je poursuis ma petite routine, ma vie est réglée comme du papier musique. Je n'aime pas le changement. Après le boulot, le soir, je peaufine ma prochaine action. Je passe en revue les habitudes de la future victime, et établis un plan d'action. Je ne laisse rien au hasard, il fait moins bien les choses que moi. Il ne me reste qu'un problème mineur à résoudre : comment vais-je tuer ce type ? Avec quelle arme ? Contrairement à la plupart des tueurs en série, je n'ai pas de modus operandi, c'est sûrement pour ça que je cours toujours.

Chez le serial killer, le mode opératoire c'est le talon d'Achille, la petite coquetterie qui, par fétichisme ou vanité, finit toujours par les confondre. La bêtise, l'envie d'être reconnu, la gloriole, c'est ce qui les a quasiment tous perdus. Si c'est pour être célèbre, autant faire la Star Ac ou une autre connerie du même genre, ce n'est pas ça qui manque ! Peu me chaut d'être connu, je veux juste changer les mentalités, forcer les gens à s'appliquer, à s'impliquer. Aider mes compatriotes à se surpasser. Qu'est-ce que quelques morts pour la gloire de tout un peuple ? D'autres ont fait bien pire avant moi, et, l'excellence, c'est quand même autre chose que l'Alsace et la Lorraine ! Non ?

Un Marteau. Voilà ce que je vais utiliser. C'est l'outil rêvé pour éliminer ce genre de nuisible. Un vendeur qui sévit dans une grande surface dédiée au bricolage. Le genre de type qui n'a jamais planté un clou de sa vie et donne des conseils comme s'il était compagnon du devoir. Au final, on rentre chez soi et comme de juste, rien ne va, ce ne sont pas les bonnes vis, les chevilles ne sont pas raccords, ce n'est pas l'outil qui convient, il fallait une sous-couche pour la peinture et tutti quanti...

Orléans, mardi 14 octobre 2009

Cela fait maintenant une semaine que Marc Bobillot, vendeur-conseil, a été retrouvé étendu dans sa rue, la tête fracassée par un marteau alors qu'il rentrait de son poker hebdomadaire. Je l'ai pris par derrière, il n'a rien vu venir et n'a pas souffert. Mes victimes ne souffrent jamais, j'y mets un point d'honneur. Je supprime mais ne martyrise pas, j'ai trop souffert dans ma jeunesse. Du froid surtout. Et du vide. Après le décès de mes parents, j'avais cinq ans, on m'a placé dans une institution religieuse pour jeunes enfants. C'était dans le Doubs pas loin de la frontière Suisse. La famille qui me restait ne souhaitait pas me garder, j'étais devenu trop bizarre, différent disaient-ils pudiquement. L'assurance vie laissée par mes parents était suffisamment confortable pour que je puisse être élevé dans des internats privés. Même pendant les week-ends et les vacances on ne voulait plus de moi, j'oscillai donc entre l'internat et les colonies que gérait l'institution. Une main d'acier dans un gant de fer, c'est cela qui m'a éduqué. L'hiver, leur punition préférée c'était de nous laisser au coin, dehors, en short et maillot de corps. « Ça vous forge un homme » qu'ils disaient. Ils disaient aussi que la famille et la foi sont les plus précieux des biens. Pour la famille, j'avais vu, quant à la foi, je me suis vite rendu compte qu'il n'y avait pas de bon dieu pour les orphelins. Avant d'entrer au collège, j'ai réussi, non sans mal, à convaincre mon oncle - et tuteur légal - de me changer d'institution. C'est donc sous des cieux un tantinet moins austères, mais tout aussi religieux, que j'ai attendu ma majorité. Un jour, il y a cinq six ans, je me suis fait un curé, un bien rance, limite messe en latin. L'obscurantisme a rejoint les ténèbres ! Il a payé pour lui et pour les autres, pour l'ensemble de leur œuvre, un prix de groupe en quelque sorte. Mourir en martyr, pouvait-il rêver mieux ? Cette fois là, à défaut de mettre ma tête à prix, on m'a excommunié.

Paris, lundi 23 novembre 2009

Cette semaine, cela arrive rarement, la boîte qui s'offre mes services est à Paris. J'adore cette ville. Autant je n'aime pas les gens, autant j'adore cette cité où, partout, ils grouillent. Peu importe l'heure, l'endroit, vous n'êtes jamais seul, et, quoi de mieux que la foule pour préserver l'anonymat ? L'invisibilité peut-être. Et les commerces, c'est dingue, il y en a partout. C'est une ville pour retrouver le goût des choses. Prenons le pain par exemple, en province, et dieu sait que je l'arpente, c'est dur d'en trouver du bon. La viande, je n'en parle même pas, les bouchers ont déserté les centres-villes. À Paris, des bouchers, il y en a à tous les coins de rue. Je ne suis pas le premier à le dire, en France, c'est la seule ville qui a su préserver une vie de quartier. Une vie de quartier pour tout le monde, pas pour quelques nantis comme c'est le cas en province. C'est la seule ville de France, avec Marseille, qui a résisté au nivellement par le bas, à l'uniformisation. Deux villes qui brassent et tirent la substantifique moelle du melting-pot. D'ailleurs, c'est bien simple, ce sont les deux seules villes où, quand j'y descends, je ne vais pas à l'hôtel mais loue un meublé. Les seuls endroits où je peux vivre comme tout le monde, faire des courses, cuisiner. Chaque fois que je suis à Paris, j'étudie sans relâche le même plan : supprimer un homme de pouvoir. Ce n'est pas tant le pouvoir qui me gêne, mais, la façon dont-

on l'exerce. S'ils n'étaient pas si bien gardés, il y a belle lurette que je me serais fait un ministre. Dans la branche, ce ne sont pas les incompetents qui manquent. Comme pour le curé, j'aurais pu en faire payer un pour l'exemple. Ce n'est pas du poujadisme, c'est du bon sens. À force, ils finiront par comprendre. Tous. Les petits comme les grands. Un grand, je m'en suis fait un une fois, un capitaine d'entreprise comme on dit maintenant, le genre qui liquide les emplois et sacrifie la qualité du produit sur l'autel de la rentabilité. Que l'on rentabilise grâce aux nouvelles technologies c'est une chose, je me vois mal dire le contraire, mais la qualité, pas touche. La technologie ne doit pas servir à éliminer mais, à élever l'individu. L'individu, pas le dividende. Nuance. « L'individende », je me dis souvent que ce serait la solution, la panacée. Un type rentable qui s'épanouit dans son travail. Un artisan quoi ! Au sens noble du terme. Quelqu'un qui s'investit, recherche, s'implique... Pas quelqu'un qui subit. Quelqu'un qui cherche à améliorer la race, qui porte sa croix plutôt que de la traîner. Ceux qui n'apportent pas leur pierre, aussi petite soit-elle, à l'édifice du progrès, il faut les éliminer. C'est ça ma notion du tri sélectif. Je sais, je suis dur, mais pas plus que la vie. On a perdu la notion de sélection naturelle, je la rétablis. Je taille, j'élague, je façonne espérant qu'une nouvelle humanité jaillira. Ce n'est pas de l'eugénisme, je ne bidouille pas, rien à voir avec la génétique ou la cybernétique. Abréger des vies inutiles et vaines, c'est ce qui remplit la mienne. Je sais bien qu'à moi seul, je n'y arriverai pas, alors, pierre par pierre, je tâche de modeler l'homme nouveau espérant que d'autres viendront après moi pour peaufiner mon ouvrage. . Ce qui me chagrine c'est qu'il y a peu de chances que je puisse former mes disciples. C'est bien dommage car, croyez-moi, je connais la musique. Un qui n'en n'avait qu'une vague notion, c'est le tzigane que j'ai refroidi hier soir. Comment est-ce possible de massacrer à ce point « besame mucho » ? Ça s'accorde un instrument ! Surtout quand on a la prétention de se donner en spectacle. Ce n'est pas parce qu'une rame de métro ce n'est pas l'Olympia qu'il faut négliger son public. Ça ne m'ennuie pas qu'on ouvre les frontières, mais alors de grâce, qu'on nous bouche les oreilles !

Toulouse, lundi 7 décembre 2009

Le myopathe annonce Noël aussi sûrement que l'hirondelle le printemps. Le Téléthon ! Encore une fois, comme tous les ans, c'est la fête de la bonne conscience. « Et il est où le gros méchant sans cœur qui n'a pas donné ? » On se vautre dans la complaisance. On exhibe de jeunes malades en fauteuil dans la vitrine cathodique comme s'il s'agissait des catins du quartier rouge d'Amsterdam. Sortez la monnaie ! C'est le grand hold-up des âmes. La grande lessive. Comme ça, on aura moins de scrupules quand, dans deux semaines, on s'empiffrera à grands coups de dindes aux marrons ou de chapons truffés. « Tu reprendras bien un peu de champagne pour faire couler tout ça ? » Noël, rien que d'y penser j'ai le cerveau plus gavé que le foie d'un canard. C'est la fête au petit Jésus. La foi grasse ! Pendant ce temps-là, les deux tiers de l'humanité continuent de crever la dalle. C'est pour eux que ça sent le sapin ! Ça me fout les boules ! De qui se moque-t-on ?

Durant cette période impossible de se promener en ville, partout ce n'est que guirlandes, lumières et hauts parleurs qui diffusent des chants mièvres. Une vague de bonne humeur envahit le pays, impossible d'y couper. « Tu fais Noël en famille cette année ? » Avant de poser la question, merci de vérifier que vous n'avez pas affaire à un orphelin. Le pire, ce sont les gens qui vous prennent en pitié « Quoi ! Tu passes Noël tout seul ! ? Viens à la maison il y aura toute la famille. » Le reste de l'année, vous pouvez crever, mais là, pas question de vous laisser passer cette journée dans la solitude. Tous unis autour du beau sapin.

Hier, je me suis fait un directeur de grand magasin que j'avais dans le collimateur depuis un bail. Je n'aime pas qu'on exagère, qu'on profite de la crédulité des masses, surtout celle des enfants. À l'étage, au rayon jouets, tous les ans, il y a six Pères Noël. Un truc à rendre les mômes schizophrènes. Comment voulez-vous qu'ils s'y retrouvent les gamins ? Avec autant de types pour les distribuer, comment voulez-vous que ceux qui n'ont pas de cadeaux le jour J ne souffrent pas d'un sentiment d'injustice ? Heureusement que je suis là pour équilibrer la balance. Non ?

Grenoble, lundi 4 janvier 2010

C'en est enfin fini de ce qu'ils appellent les fêtes. Place à l'épidémie de gastro, aux bons vœux et à la frangipane. En avant l'an nouveau ! Tout le monde est pétri de bonnes résolutions. Vu le nombre de gens qui décident d'arrêter de fumer le premier janvier, je me dis que le chiffre d'affaires des marchands de patches en début d'année n'a rien à envier à celui des marchands de jouets en fin d'année. Le nouvel an, c'est l'illusion du cycle, les gens croient qu'on recommence, qu'on remet les compteurs à zéro, mais non, on continue.

C'est une semaine comme toutes les autres qui commencent, pourquoi en serait-il autrement ? Il est huit heures du matin. Je finis de me raser et me dis que ce soir, il serait pertinent que je passe entre les mains d'un coiffeur. Je ne plaisante pas avec mes cheveux. Ce qui est rare m'est cher. Ma coupe tient plus de la gestion de pénurie que de la crinière. Le haut de mon crâne, c'est le désert de Gobi, ça me vieillit et ça m'énerve. Plutôt que de mettre un postiche (je réserve l'emploi de cet artifice à mes sorties punitives) je demande à mes coiffeurs de conserver suffisamment de longueur sur le côté droit et recouvrir mon crâne d'une mèche. Dans la journée, je prends rendez-vous pour dix-huit heures dans un salon du centre ville. Comme tous ces endroits, ça empest la laque et l'odeur des lotions capillaires. Comme je suis en avance, on m'invite à patienter assis sur une chaise à côté d'une table basse qui croule presque sous le poids des tabloïds. Je feuillette distraitemment quelques revues mais suis vite lassé par cette ode à la vulgarité. Ouf ! c'est enfin mon tour, je vais passer dans les mains, que j'espère expertes, d'un petit coiffeur frêle à la quarantaine grisonnante. J'explique mon cas, et, en homme de l'art, il comprend. Il en va des coiffeurs comme des chauffeurs de taxi, ils ne savent pas travailler en silence, toujours une chose à dire, une anecdote sans intérêt à raconter. Enfin la litanie s'arrête, j'ouvre les yeux et observe ma coupe. Le massacre. Verdun et Alamo réunis. Ce con à coupé trop court, je suis bon pour ne ressembler à rien pendant un mois. Je réussis à garder mon calme, paye et quitte le salon. Dehors, les vitrines du centre-ville me renvoient mon reflet et ma coupe de cheveux pathétique. Je fulmine et décide d'aller dîner pour passer mes nerfs. Autant le midi personne n'y fait attention, autant le soir quand je dîne seul au restaurant je sens bien les regards qui se posent sur moi. À croire qu'il faut une femme ou des amis pour dîner dehors. Depuis quand faut-il être sociable pour manger dans une pizzeria ? Comme toujours, j'ai choisi une calzone, j'aime bien leur forme, elle figure celle d'un estomac. Quand je sors du restaurant j'ai retrouvé mon calme et flâne pour rejoindre ma voiture garée dans une petite rue près du salon de coiffure. Bien qu'il ne soit que vingt heures, la ville est quasiment déserte. À cinquante mètres, je vois mon satané coiffeur qui ferme son salon et s'engage tranquillement dans la petite rue où je me suis garé. J'accélère le pas et finis pas le rattraper sans qu'il s'en aperçoive. Tout en le poursuivant, j'ai enlevé mon écharpe. Ça y est, je suis sur ses talons, la musique diffusée par les petits écouteurs qu'il a dans les oreilles l'empêche de m'entendre. Personne dans la rue, personne aux fenêtres, c'est l'hiver, on hiberne. D'un atémi sur la nuque je l'assomme avant de l'étrangler avec l'écharpe. Pour soigner mes statistiques, je signe mon crime. Vite fait, bien fait. Je l'abandonne là, sur le trottoir, monte en voiture et rejoins l'hôtel. Normalement, je n'agis plus par pulsions, mais là, je n'ai pas pu m'en empêcher. Il faut savoir écouter son corps, agir à l'instinct cela fait aussi partie du jeu. Je passe en revue la scène pour vérifier si, dans la précipitation, je n'ai pas laissé d'indice. J'avais mes gants, donc, pas d'empreinte, par contre l'écharpe m'inquiète, il suffit qu'un de mes cheveux soit dessus pour qu'on trouve mon ADN. En même temps, des tifs, sur un coiffeur, ce n'est pas ce qui doit manquer. Je serais peut-être inquieté lors de l'enquête, mon nom figure sur son registre de rendez-vous. Les flics chercheront à m'interroger, c'est sûr. Comme dans les films « Monsieur, vous êtes un des derniers à l'avoir vu vivant... » Mais qu'est ce qu'ils savent, les policiers, sur moi ? Rien. Enfin si, ils connaissent mon écriture.

Grenoble, Mardi 5 janvier 2010

Il est sept heures du matin, comme tous les jours mon petit-déjeuner arrive accompagné de la presse du jour. Et là, stupéfaction, je n'en crois pas mes yeux. De rage, j'ai balancé le journal à travers la chambre d'hôtel. J'avais échoué ! Pour la première fois, moi, Marc Spétin, je m'étais

planté ! Comment ce naze a-t-il bien pu survivre ? Il était mort c'est sûr ! Et je sais de quoi je parle, croyez-moi... Je ne suis pas novice en la matière ! J'ai l'air malin maintenant ! Ridiculisé par un coiffeur ! J'ai beau être le seul à le savoir, ça m'en fiche un coup !

Bien sûr, la presse s'en donne à cœur joie. Il faut dire que depuis que j'ai buté un journaliste ils ne me font pas de cadeaux. Alors là, vous pensez, quelle aubaine ! « *DU TRAVAIL D'AMATEUR !* », c'est comme ça qu'ils ont titré ! Et dans l'article (en première page évidemment) tout est à l'avenant : « *Le Pro perd la main* », « *du travail bâclé* », j'en passe et des meilleures !

« *Le Pro* », c'est comme ça qu'ils m'appellent les scribouillards. Je le dis sans fard ce surnom me flatte. D'ailleurs, si tout le monde faisait son travail consciencieusement, je n'en serais jamais arrivé là !

J'allume la télé sur une chaîne info. Là encore je fais les gros titres et ce minable merlan est en passe de devenir un héros ; enfin s'il survit, sinon, comme les autres, il rejoindra la cohorte des martyrs. Je zappe et tombe sur un éditorialiste qui s'amuse de ce que le parangon du professionnalisme et de la perfection ait loupé le meurtre d'un petit coiffeur. J'éteins. J'ai l'air de quoi maintenant moi, avec ce gars qui s'accroche à la vie ? Pire qu'une tique cette engeance !

Je fais les cent pas dans ma chambre, je bous intérieurement, mais, peu à peu je sens revenir le calme olympien qui normalement m'habite. Louper un coiffeur : comme faute professionnelle, ça se pose là ! En même temps, tuer ce n'est pas mon métier. Juste un passe-temps. La preuve : ma première victime fut un horloger. Un type qui s'était avéré incapable de réparer la vieille Lip que je tenais de mon grand père et qui, en plus, l'avait détériorée. C'est drôle d'ailleurs quand j'y pense : alors qu'il est à la genèse de mon œuvre, ni les flics ni les journalistes ne le comptent dans mes statistiques. Normal, celui-là, je ne l'ai pas signé. Ce n'est qu'après que l'idée m'est venue. Pas l'idée de signer mais celle de supprimer tous les types incapables de faire leur travail correctement qui croiseraient ma route. C'est vrai quoi ! Y'en a marre de subir l'incurie de ces incompetents ! Avec tous ces gens qui pointent au chômage, c'est bien le moins que l'on puisse faire que de travailler correctement quand on a la chance d'avoir un emploi. J'ai vite saisi que j'aurais du pain sur la planche, et, tout aussi rondement, j'ai compris qu'il me fallait signer ce qu'ils appellent mes crimes. Tant qu'à faire, autant éduquer les masses.

« *Ça t'apprendra à faire ton métier correctement* »

C'est ça ma signature, un petit bristol que je laisse sur mes victimes. Après mes premiers meurtres, un grand quotidien national a fait une enquête très sérieuse pour savoir si, depuis que je sévissais, les gens s'impliquaient plus dans leur travail. Apparemment non. Alors j'ai mis les bouchées doubles.

Jusqu'ici, je sévissais au petit bonheur la chance, mais, après cet article, j'ai adopté mon rythme de croisière : un par mois. Oui je sais, j'aurais pu faire mieux, mais bon, j'ai un boulot moi aussi ! C'est même pour ça que je passe ma vie sur les routes à visiter le pays et mes clients. Un hôtel en chasse un autre, je suis un SDF de luxe. Pas étonnant que la police n'ait pas l'ombre d'une piste à mon sujet. Ils pataugent. Au départ, cela m'amusait de les voir perdus, puis cela a fini par m'exaspérer. Il y a un an, j'ai supprimé le commissaire qui menait l'enquête depuis le début. C'est vrai quoi ! Plus d'une centaine de victimes en dix ans et rien de tangible chez la flicaille ! Je ne comprends même pas que les pouvoirs publics aient pu tolérer un tel camouflet ! Faut tout faire soi-même en ce bas monde ! Le lendemain de l'élimination du commissaire, en lisant la presse, j'ai bien vu qu'à demi-mot, les journalistes trouvaient la sanction légitime. Comme si je m'étais déjà trompé !

S'il n'y avait pas ce maudit coiffeur qui oscille entre la vie et la mort, la vie serait belle. Aussi belle que le jour où les médias ont publié ma profession de foi. C'était il y a quatre mois, juste après que j'ai dessoudé l'un des leurs. Un type qui avait osé écrire que je n'étais qu'un suppôt du libéralisme embauché par le patronat pour inciter les gens à être dociles, appliqués et productifs. Je ne pouvais laisser passer cela. Avant de débarrasser le monde de ce journaliste qui ne vérifiait pas ses sources, je me suis fendu d'un texte qui rétablissait la vérité ; je l'ai laissé sur son cadavre accompagné du bristol habituel. J'avais écrit :

« *Si j'assume complètement les meurtres que l'on m'attribue, je m'insurge contre la théorie de Monsieur Michaud qui fait de moi l'instrument de je ne sais quel complot libéral. C'est une faute professionnelle que d'écrire une telle ignominie. Dans son cas, ce sera la dernière puisque, comme tant d'autres avant lui, il l'a payé de sa vie. Ça l'apprendra à faire son métier correctement. Que les choses soient claires : je ne tue ni par envie, ni par besoin. J'élimine juste les incompetents qui nous gâchent la vie. Ce qui me meut, c'est l'amour du travail bien fait. Je me moque comme d'une guigne de la productivité, seule la qualité m'intéresse. Qui n'a jamais souffert de la médiocrité d'autrui ? Qui n'a jamais eu envie de faire comme moi ? J'ai juste le courage et la motivation qui vous manquent. À bon entendeur... »*

Avec le cadavre et le bristol, inutile de signer. Les médias en ont fait leurs choux gras, premières pages et tout le toutim. D'aucuns en ont même conclu que mes victimes étaient aussi celle de notre époque qui sacrifiait tout sur l'autel de la rapidité, de la productivité et du profit immédiat. Quant à moi je devenais un fou passéiste. Le jour où l'on me jugera peut-être aurais-je droit aux circonstances atténuantes ! Ça c'était le samedi, le lundi suivant, ma tête était mise à prix.

Je rallume la télé pour savoir où en est mon coiffeur. Selon les médecins le processus vital n'est plus engagé. Avec de la chance, il peut s'en sortir. Un type incapable de me garder les cheveux suffisamment longs sur le côté droit pour que je puisse les rabattre sur le dessus et cacher ma calvitie. Il n'y a pas de justice ! J'aurais peut-être dû lui dire qui j'étais, il se serait appliqué. J'aurais surtout mieux fait de ne pas surseoir à mes principes. Depuis huit ans, je ne choisis plus mes proies parmi les incapables qui me nuisent directement. Je recherche mes futures victimes dans les journaux ou les trouve parfois au gré d'anecdotes glanées chez un client, au restaurant ou au bistrot. C'est ma façon à moi d'aider mon prochain, ma conception personnelle du « service à la personne » comme on dit maintenant. Je suis toujours à l'affût. Ils l'ignorent, mais j'ai vengé un bon paquet de clients (si ça ce n'est pas du service après vente !). C'est toujours cocasse quand je les revois après. Comme s'ils se sentaient complices de l'assassinat : « Ah ! si je n'avais pas tant parlé du sale boulot que m'a fait cet architecte, peut-être serait-il encore en vie ? »

« Dites Monsieur Spètin, vous croyez que c'est de ma faute si Le Pro a tué mon garagiste ? »

« C'est vrai qu'il était nul comme médecin mais parfois je le regrette »

Les gens ne savent pas ce qu'ils veulent.

Ce que je préfère, c'est m'attaquer aux grands problèmes de société, là, on peut dire que j'en ai refroidi des cancrelats : banquiers qui n'accordent plus de prêt, anesthésistes dont les patients ne se réveillent jamais, chirurgiens esthétiques qui vous enlaidissent, assureurs qui ne remboursent pas les sinistres, spéculateurs immobiliers, technocrates... La liste est trop longue pour que je sois exhaustif.

Je crois que les curés du pensionnat seraient fiers de moi s'ils savaient. Il en aura fallu des punitions, des baffes et autres sévices pour en arriver là. Je ne compte pas les mercredis après-midi, enfermé, à recopier inlassablement la même phrase : « *je suis puni, car je n'ai pas fait mon travail correctement* ». Je me suis bien défendu, mais, ils ont réussi à me l'inculquer leur amour du travail bien fait. À l'ancienne.

Bien des années après ma sortie de l'orphelinat, peu avant de tuer l'horloger, je tombe nez à nez avec un livre exposé dans la vitrine d'une librairie. *L'antéchrist* de Nietzsche. Et dedans cette phrase : « *Périssent les faibles et les ratés ! et il faut même les y aider !* ». Une révélation. Plus je revisitais mon passé à la lumière de cette phrase plus les choses s'éclairaient. Si le chauffeur routier qui a percuté la voiture de mes parents avait conduit correctement, peut-être aujourd'hui seraient-ils encore là. De faible constitution, j'ai toujours eu une tendresse particulière pour les faibles, mais les ratés, c'est décidé, je n'allais pas les louper !

Comme raté, un qui se pose là, c'est ce coiffeur ! je l'avais presque oublié ! Je rallume la télé. Faut croire que les chaînes info ont décidé de passer la journée à son chevet. Il est considéré comme sauvé, les policiers ont même pu l'interroger. Il ne se souvient de rien et n'a pas vu son agresseur. Ouf ! C'est déjà ça ! Les reportages sur le bonhomme s'enchaînent, interviews des

parents, des collègues, des amis, des voisins, tout le monde y passe, les suceurs de zoom n'ont pas chômé. On a même droit au sempiternel micro trottoir où les quidams de son bled sont bien contents d'avoir un héros parmi eux. « J'aurais jamais cru qu'un jour il deviendrait célèbre » s'étonne une de ses vieilles clientes dont les cheveux blancs arborent un étrange reflet violet. Je préfère couper avant que le maire n'annonce l'érection d'une statue à son effigie sur la place. Pourquoi pas un jour férié en son honneur ?!

Je me fais pitié et pire, je me fais penser au pauvre type qui un jour s'est fait passer pour moi. Il s'y est tellement bien pris, que le lendemain, il était au trou l'amateur (il ne mérite pas de majuscule lui). Et tout ça pourquoi ? Je vous le donne en mille ! Pour se venger d'une catin dont la prestation tarifée lui avait déplu ! Je n'ai jamais tué de femmes moi ! Certaines ne l'auraient pas volé, c'est vrai, mais j'ai une éthique quand même. Il n'aura pas fait illusion longtemps mon piètre émule, même les flics n'y ont pas cru une seconde, son écriture était trop différente de la mienne et, comble d'amateurisme, il avait laissé ses empreintes partout. Alors que moi, nada ! Même pas la moindre trace d'ADN.

À l'heure qu'il est, je me demande si je vaudrais vraiment mieux que lui !

Je vais être la risée de la presse et de l'opinion publique. Bonjour Le Pro ! Ce n'est pas un accroc, c'est une tache indélébile sur ma carrière ! Quand on pense au nombre de livres qui ont été publiés sur moi ! Je ne suis pas seulement le plus grand sérial killer que le pays ait connu, je suis aussi un vrai succès de librairies ! Il paraît même qu'on se sert de ma réputation pour assagir les enfants et les obliger à faire leurs devoirs ! Mais là, boum ! C'est fini. Battu à plates coutures par un enfileur de bigoudis. Bravo l'artiste ! Chapeau ! Maintenant tout est clair, limpide, je n'ai pas le choix, à défaut des meubles, il va falloir sauver l'honneur. Je sors mon stylo fétiche, écris une ligne sur un bristol. Je récupère une lame dans ma valise et hara-kiri. « Ça m'apprendra à faire mon métier correctement ».